
9^{ième} Festival international du nouveau cinéma

Montréal 1-10 novembre 1980

Number 103, January 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51071ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1981). Review of [9^{ième} Festival international du nouveau cinéma : Montréal 1-10 novembre 1980]. *Séquences*, (103), 26–28.

9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU NOUVEAU CINÉMA 1980 MONTRÉAL 1-10 NOVEMBRE

Léo Bonneville

Nous venions à peine de sortir de la Semaine du cinéma québécois (voir p. 17) que nous voici engagés dans un troisième festival en trois mois. Décidément, Montréal ne manque pas d'activités cinématographiques. Cette fois, c'est l'ancien Festival international du cinéma en 16 mm qui a troqué son nom pour celui de Festival international du nouveau cinéma. Ce vocable «nouveau cinéma» est plutôt équivoque. Qu'entend-on par «nouveau cinéma»? car rien de ce que nous avons pu voir durant ce festival trace une voie ou une tendance nouvelle. Ce n'est certes pas le *New Old* de Pierre Clémenti qui est plutôt «old» puisqu'il nous ramène dix ans en arrière, au temps de l'underground américain, ni *Strass Café* de Léa Pool qui s'avance sûrement dans le sillon déjà creusé par Marguerite Duras. Bref, il faudrait définir l'expression «nouveau cinéma» pour que le spectateur ne soit pas dupe. Et quand on écrit dans la page deux du programme officiel que «les valeurs socio-culturelles du cinéma méritent d'être présentées à un public déjà saturé par tant de films de piètre qualité», nous pouvons affirmer sans hésitation que cette dernière expression (piètre qualité) aurait pu s'appliquer à certains films présentés durant ces dix jours. Et quand on ajoute plus loin que ce festival est devenu un «carrefour où l'on présente des films que discute et apprécie un public qui attend de ce médium qu'il reflète ses champs d'intérêts», nous pouvons témoigner que le public n'a pas été nombreux à discuter et nous pouvons demander quels sont les champs d'intérêts dont on parle ici. C'est vague et ronflant.

Mais qu'en fut-il de ces dix jours de présentation de films?

Il va sans dire que nous n'avons pu tout voir dans ce festival qui nous faisait courir trois salles dispersées. Toutefois, nous avons remarqué que les séances de l'après-midi étaient peu suivies (une ou à peine deux douzaines de spectateurs). Cela se comprend quand on sait que les gens sont pris par leurs occupations journalières. A moins que ce festival n'intéresse que les «spécialistes» du cinéma. Ce qui constitue un public assez restreint, pour ne pas dire privilégié. Toutefois, certaines séances du soir ont vu accourir de nombreux cinéphiles. Ainsi, la salle de la cinémathèque était comble pour voir le dernier film de Marguerite Duras. Mais à la fin de la projection, aucun applaudissement. Chacun est reparti silencieux... sur le navire Night. Dans l'ensemble, il y a eu peu de véritables découvertes durant ce festival. Mais beaucoup de déceptions. Il semble que les organisateurs aient donné la préférence aux films de cinéma direct qui apportaient des témoignages sur des situations concrètes. En conséquence, le cinéma de fiction a été plutôt négligé. Bref, ce festival, plein de bonnes intentions, n'a pas atteint le but audacieux qu'il s'était proposé: «donner une direction nouvelle au cinéma, à un cinéma qui vit et qui prend de l'ampleur». De beaux mots!

Il faudrait que le comité de sélection soit plus exigeant. Mieux vaut un festival de cinq jours avec des films de haute qualité que de traîner les specta-

teurs de salle en salle pendant dix jours, allant de désappointement en désappointement. Si l'on se veut «cinéma nouveau», il faudrait que les organisateurs soient à la chasse de films qui tranchent vraiment sur la production commerciale. Il ne s'agit pas tellement d'oeuvres subversives que de films qui marquent une révélation dans le cinéma. Alors on pourra s'appeler fièrement Festival international du cinéma nouveau. Sinon s'agit-il plutôt d'un cinéma marginal, comme les films «gais» que l'on a présenté à la sauvette. (voir p.)

En conclusion, nous pouvons dire que l'énorme travail accompli par les organisateurs de ce 9e Festival international du nouveau cinéma aurait pu être plus positif s'ils avaient tablé sur des films qui méritaient vraiment le déplacement. Dix jours de films de «cinéma nouveau», c'est un défi qui m'apparaît impossible. Alors il faudrait que ce festival ait des buts plus modestes et arrive à satisfaire pleinement sa clientèle. Pour cela, un choix plus judicieux de films et un festival moins étendu dans le temps devraient convenir à sa vocation propre.



DE GRÂCE ET D'EMBARRAS

(Marcel Carrière)

De Grâce et d'Embarras est un documentaire qui pourrait se résumer comme un conte à la recherche désespérée d'une fin heureuse. Il était une fois dans les années 50, Grâce et Embarras, deux îles parmi une centaine d'autres du lac Saint-Pierre, près de Sorel. Elles vivaient heureuses auprès du fleuve Saint-Laurent aux eaux claires et tranquilles.

Sur l'île de Grâce, on comptait quarante habitants. Avec le limon du printemps qui succédait à la neige, on pouvait y cultiver abondance de foin et de grains à tel point qu'on surnommait cette île «le grenier de Sorel». Si on désirait un bon bouillon pour le souper, on sortait son fusil pour cueillir un canard comme par enchantement.

Sur l'île d'Embarras, on s'adonnait à la pêche et au trappage. Le fleuve servait de route principale à ces insulaires qui vivaient au rythme des saisons généreuses, loin de la pollution et du bruit. Aujourd'hui, Grâce ne comprend qu'un seul habitant, Henri Letendre, pour perpétuer la vie des ancêtres. Et c'est sans eau courante, sans téléphone ni électricité qu'il élève ses cent bêtes à cornes, s'adonne au foin et à la chasse. Seuls ses chiens peuvent partager ses inquiétudes face à l'avenir. On prévoit un belvédère et des stationnements à la place de sa ferme. Le fleuve s'apparente à une fosse septique. Des touristes nostalgiques viennent y pique-niquer, l'espace d'une épiluchette de blé d'Inde.

Aujourd'hui, Embarras abrite Déodoric Saint-Germain qui entraîne ses deux fils à la pêche

commerciale. Il est le dernier pêcheur de l'île. Il leur enseigne aussi l'art de traquer le rat musqué, pour qu'ils puissent prendre la relève. Mais, Déodoric ne se fait pas trop d'illusions: il pense que, tôt ou tard, ils seront happés par la ville. Et voilà que le gouvernement a l'intention d'interdire la pêche à cause du danger du mercure.

Le propos est clairement montré et provoque un lot de questions sur la qualité de vie que nous nous fabriquons. Pourquoi laisser empoisonner un fleuve? Pourquoi ne pas prévenir ces catastrophes? On sait ce qu'il en coûte pour assainir les eaux. On sait aussi qu'il est dangereux de briser l'équilibre naturel des choses et de provoquer des changements trop brusques au niveau du rythme. C'est à croire qu'on devrait obliger les industries à suivre des cours de bienséance qui les forceraient à regarder sur quoi elles crachent et ce dans quoi elles déposent effrontément leurs déchets.

J'ai bien aimé le générique du film de Marcel Carrière avec les deux noms qui se détachent d'une carte pour former le titre. Dès le début, on comprend la signification du jeu de mots. On sourit devant Henri Letendre qui se fait littéralement pousser par ses vaches. On y voit même des vaches à la Panurge et un chasseur armé de sa bouteille de bière. On sourit aussi devant ce député fédéral qui conseille à Letendre d'aller consulter son député provincial pour avoir de l'électricité sur sa ferme. Mais, tous ces sourires cachent un malaise qu'il serait malhonnête de passer sous silence. Malgré l'intérêt du propos, je me suis ennuyé à ravir le plus beau des bailllements. Primo, parce que le film

s'étire en longueur. Secundo, parce que le montage manque d'une rigueur certaine. Tertio, parce qu'il n'est pas nécessaire de se répéter indéfiniment, quand le propos est clair.

Un court métrage, fabriqué avec soin, aurait pu être plus efficace. C'est dommage. Je m'attendais à du meilleur travail de la part d'un cinéaste aussi expérimenté que Marcel Carrière. Je retiens quand même de ce film que la nature se venge des mauvais traitements qu'on lui fait subir. Le cinéma aussi. On n'arrête pas le progrès. Mais, ne pourrait-on pas arrêter la bêtise humaine qui ne respecte même pas son environnement immédiat?

Janick Beaulieu

SOUL SURVIVOR

(Diane Corbin)

Le film de Diane Corbin présente sous forme de documentation le portrait d'une chanteuse de rock. Diane Weatherington a 28 ans; elle a grandi dans le tumulte des années 60 et, de celles-ci, elle conserve le goût d'une forme de musique dont on commence à peine à entrevoir l'importance. A la vision de son spectacle sur scène, des images de Janis Joplin reviennent à l'esprit du spectateur. Tout au cours du film, d'ailleurs, on constate combien cette chanteuse disparue lui sert de modèle, combien elle s'associe à sa démarche et, par voie de conséquence, combien elle subit les contraintes d'un même milieu. En effet, par l'intermédiaire de sa vedette, la réalisatrice jette un regard éloquent sur ce que l'on doit convenir d'appeler l'industrie de la chanson. Les récitals devant des salles désertes, les loges miteuses, les conditions de vie difficiles constituent le monde de Diane Weatherington. Si elle vit en vase clos, elle n'en fait pas moins preuve de persévérance, parce que persuadée de son succès prochain. Que ce succès semble dur à atteindre! Aux éternels soucis liés à la présentation d'un spectacle se greffent d'omniprésents problèmes matériels et le vertige de l'anonymat. Seules quelques rares preuves d'amour, applaudissements, cris, félicitations, lui apportent le réconfort si nécessaire à la conquête de son but.

Soul Survivor constitue un témoignage honnête et sans compromis. Diane Weatherington, dont le lancement d'un premier disque viendra bientôt consacrer les efforts, s'impose comme une femme courageuse et tenace dans un monde où la

créativité ne revêt pas toujours l'importance qui devrait lui être conférée.

Marc Letremble

STRASS CAFÉ

(Léa Pool)

Il y a dans ce poème cinématographique quelque chose de fascinant. En effet, sur des images d'une grisaille infinie plane un texte qui nous dit les espoirs et les déceptions d'une femme. Si l'homme apparaît ici et là, avec ou sans masque, la femme circule posément dans sa maison ou se dirige prestement vers quelque ailleurs. Mais jamais l'un et l'autre ne se rencontreront. C'est leur solitude que rappelle la voix inconnue.

On peut dire que Léa Pool a réussi à créer une atmosphère envoûtante. Sans doute, elle doit beaucoup à son cameraman, François Bouchard, qui a su cadrer des images avec une précision étonnante ou encore rendre des travellings latéraux avec une lenteur séduisante. Tout est donc dans ces plans qui rappellent la ville austère, banale, pour ne pas dire inquiétante. On peut regretter que la voix qui donne le texte ne s'élève pas à une véritable incantation qui aurait transcendé le film en un hymne incandescent.

Avec une oeuvre qui n'accorde aucune concession à la facilité et à la dispersion, Léa Pool est entrée de plain-pied dans le sillage ouvert par Marguerite Duras. C'est une cinéaste à suivre.

Léo Bonneville

